

LE VOYAGE DE THÉO

LE SANG DU MONDE

LE VOYAGE DE THÉO

LE SANG
DU MONDE

roman

CATHERINE CLÉMENT

ÉDITIONS DU SEUIL
27, rue Jacob, Paris VI^e

ISBN 2-02-050075-2

© ÉDITIONS DU SEUIL, OCTOBRE 2004

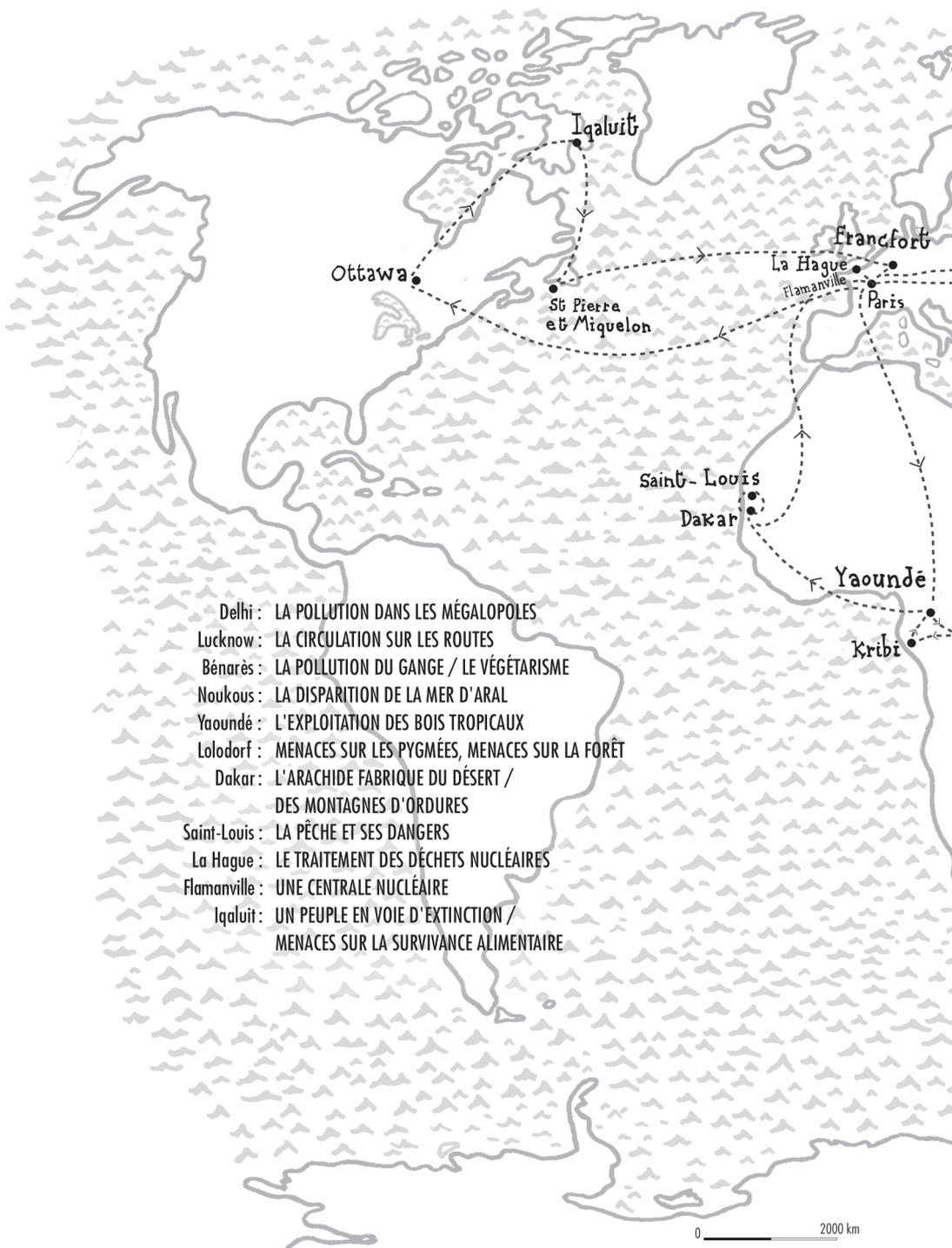
Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L.335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

Extrait de la publication

Pour Marie-Christine C.

Carte





*Le sang
du monde*

– Théo ? Est-ce que tu m’entends ?

Serait-elle venue de l’au-delà, je l’aurais reconnue, cette voix.
Ma très chère et très folle Tante Marthe.

On dirait qu’elle a bu, mais ce n’est pas son genre et pourtant sa voix tangué ; ou alors – oui ! bien sûr ! – la communication me vient du bout du monde, Sydney, Manille ou Wellington... Embrumé de sommeil, je jette un œil sur le réveil : trois heures du matin.

Pris de panique, je me dresse d’un bond. Tante Marthe est excentrique, mais pas à ce point-là. Me réveiller pour le plaisir ? Non. Elle ne le ferait pas. Trois heures du matin ! Que lui arrive-t-il ? D’où m’appelle-t-elle cette fois ? Bon sang ! Ce foutu téléphone qui ne marche jamais !

– Théo, mon petit... Je suis... Ça ne va... du tout... viens !

– Allô, Marthe ? Je n’entends rien ! Allô ? Parle plus fort !

Le téléphone gargouille, frissonne et puis se tait.

– *Are you misterr Théo ?* dit soudain une voix mâle à l'autre bout du fil. *Yourr aunt is verry ill, verry ill, sirr. You must come. She is in New Delhi Memorrrial Hospital, rroom 350.*

Je suis tout à fait éveillé. Tante Marthe se trouve en Inde, malade à en crever.

– *I want to talk to her !*

– *She does not speak any morre, sirr. Do come !*

Si elle est hors d'état de parler, c'est qu'elle va très mal.

Pas un instant à perdre.

Slip, chaussettes, jeans – Marthe aurait-elle attrapé une typhoïde ? Mais cela se guérit – chemise, blouson –, la dengue ? le choléra ? – ma montre, mes baskets, l'ordinateur portable, le passeport. La peste pulmonaire ? Ça traîne en Inde tous les vingt ans. Cling sur l'ordinateur, ouvre-toi, plus vite, souris, voilà, allez, allez ! Connexion Internet. Billet d'avion on line... Prochain vol au départ de Londres, Air-India, 12 h 15. Juste le temps de prendre l'Eurostar pour rejoindre l'aéroport anglais.

J'ai passé quatre coups de fil et laissé trois messages. Un à l'hôpital, un à Médecins sans frontières, mon association, un autre à mon amie Fatou, et un à ma chérie, Bozicka, dite Bozzie. Trouvé trois répondeurs – curieux, pour Bozicka ! Seule Fatou était au bout du fil, et Fatou m'a donné raison. J'ai pris mon sac à dos – mais il est toujours prêt – et compté dix minutes pour me faire un café. À cinq heures du matin, j'enfourche mon fidèle vélo jusqu'à la gare du Nord. Il fait un froid de gueux, c'est normal à la fin de l'hiver.

Depuis qu'elle vit dans le Nordeste, au Brésil, je n'ai pas souvent revu ma tante Marthe. Comme prévu, son nouveau mari l'a immobilisée à Recife, dans sa ville ; la connaissant, j'imaginai un grand papillon exotique épinglé sur une planche de bois, ailes étalées de force, montre comme tu es belle, Marthe ! Quand j'étais gosse, chacune de ses apparitions nous apportait une Marthe vêtue en tibétaine, en chamane yakoute à pelisse poilue, en prêtresse vodun, colliers blancs, turban bleu, elle venait de partout, elle était à ravir et toujours un peu ronde.

Ronde, elle l'est toujours, mais le reste a changé. Depuis son mariage avec le señhor Brutus Carneiro Da Silva, elle porte des tailleurs simili-Chanel, et s'entoure la taille de chaînettes dorées, sans doute pour plaire à son époux. On a vu sur ses yeux fleurir du Rimmel mauve, et des perles à son cou trop grosses pour être vraies. Ce n'est plus tout à fait la Tante Marthe que j'aimais, libre de ses mouvements, mais si elle est heureuse, après tout, pourquoi pas ?

C'est ce que je pensais.

Jusqu'à cette voix mourante au téléphone.

Douze années ont passé depuis qu'elle m'a sauvé en m'entraînant dans un périple fou, alors qu'on me croyait perdu. J'étais présumé mort, condamné à brève échéance. Marthe s'est rebellée. Mort pour mort, voyageons ! Après cinq ans d'études médicales et une spécialisation d'interniste généraliste, j'ai compris à quoi j'ai échappé, injections, chimio, bassiné, transfusé, tuyauté jusqu'aux naseaux, pour rien ! Il faut dire qu'elle a fait fort, ma tante. Au lieu de l'hôpital, Marthe a réenchanté le voyage. Jérusalem, Louxor, Istanbul, Jakarta, Salvador de Bahia, l'Afrique, l'Inde, l'Amérique, et dans ce circuit insensé, la ronde Tante Marthe et son petit Théo allèrent de dieux en djinns pour chercher la santé... L'idée du voyage qui guérit est vieille comme le monde, mais Marthe avait vu juste. Je revins de cette leucémie supposée aussi vif qu'un gardon.

À peine l'avais-je quittée, maman tomba enceinte. J'avais quinze ans quand ma mère accoucha de Zoé et la vie, puits sacré d'où ma sœur tient son nom d'origine grecque, reprit ses droits. Ma guérison, qui tenait du miracle, la grossesse de ma mère, étonnante à son âge, tout ce tohu-bohu où se brouillaient les dieux, leurs temples, leurs églises, nos angoisses, nos secrets de famille... Il y avait de quoi me chambouler l'esprit. Je n'y voyais pas clair. Donc, après le lycée, je commençai médecine. J'avais un vieux compte à régler. Pourquoi m'avait-on déclaré leucémique ? Comment ce type d'erreur est-il possible ?

Je n'y vis pas plus clair. Opacité complète. Comprisés, prises

de sang, perfusions, scanner, Doppler, IRM, il n'y avait rien d'humain dans nos façons de faire et je me souvenais de mes vieux guérisseurs qui se servaient de plantes dans de pauvres régions, mais avec un savoir autrement étayé. Ceux qui m'avaient soigné n'avaient pas l'eau courante, mais ils cherchaient d'abord à me comprendre, moi et mes misérables troubles d'enfant gâté. À Darjeeling, la doctoresse tibétaine officiait dans un cabanon ; à Louxor, la maîtresse du rite qui me sauva n'avait pas l'électricité. Et parce qu'en état de maladie j'avais parcouru des pays démunis, je fus vite dégoûté de notre médecine. Soigner, ça, je voulais. Mais pas les riches, pas nous. Marre des spécialités, des grands labos, des analyses. Les vacances venues, je m'engageai dans l'action humanitaire.

Au Sahel, la première fois. Petit village au bord du fleuve Sénégal. On pense, au moins ils ont de l'eau ! Malgré les vents de sable et le désert autour, contempler les femmes qui se baignent tout en lavant le linge au bout de leurs beaux bras, voilà qui reconforte. Perles d'eau ruisselantes sur leur belle peau noire – à cette époque, j'étais follement amoureux de mon amie Fatou – je me suis laissé prendre à cette vision du paradis. Pas longtemps. Le soir même, le patron de l'équipe m'apprit à reconnaître les signes de la bilharziose, une maladie parasitaire causée par un vers, dit bilharzie, de l'ordre des trématodes. Cette vermine d'eau douce, que l'on attrape au bain par contact avec des mollusques contaminés, remonte à la vessie, attaque le génital, se fourre dans l'intestin, se glisse dans les poumons ou dans la conjonctive. Au début, on ne s'en rend pas compte, cela passe par la plante des pieds, à peine un urticaire et c'est fini. Ensuite, c'est terrible. Pour les filles, stérilité, fausses couches, grossesses extra-utérines. Et les garçons pissent le sang abondamment. Deux cent millions de malades. Comprimés et cachets, trop souvent périmés. Et c'était ça, le monde ?

C'était cela, en pire. La guerre dans tous les coins.

J'en avais entendu parler à la maison. Mes grand-parents grecs avaient échappé de justesse aux brutalités de la dictature mili-

taire, et mon grand-père français s'était engagé dans la Résistance à quinze ans. Ça paraissait lointain, irréel, historique. Je ne l'avais jamais vue, jamais subie, la guerre. En m'engageant dans l'humanitaire, j'étais certain de la trouver. Est-ce que je l'ai voulu ? Il me semble que oui. Tous les garçons du monde ont besoin d'être confrontés à la compétition, c'est une idée sournoise, je le sais, mais quoi ! Se mettre en danger vous grandit. Il suffit de pas grand-chose parfois, d'ailleurs, moi aussi, je me suis fait faire un piercing à dix-sept ans, histoire de. Oh, pas méchant, le trou ! Juste de quoi enfiler une boucle à l'oreille. Maman a bien hurlé, mais mon père a compris. « Te faire passer pour mort, ça ne t'a pas suffi, fiston ? »

Bingo ! J'ai réfléchi.

Après cet épisode, j'ai appris à me méfier de moi. Oui, il y a de l'excitation à paqueter son sac pour jouer les héros à l'autre bout du monde. Il n'y a pas de doute. Mais je m'en fous, voilà. La pose, tu peux la tenir pendant que tu voyages, profites-en ! Une fois sur le terrain, personne n'y pense. La pose, ça permet juste de vaincre un peu la peur. Pas le temps, trop de sang, de morve, de diarrhée, trop de mouches, c'est la guerre, c'est le mal.

L'année suivante, j'avais eu de la chance, j'étais en Sierra Leone, en Afrique de l'Ouest, à la sortie de Freetown. Les Casques bleus nous gardaient. Il arrivait des vivants de partout, et quelquefois des morts, des petits dans les bras des parents. J'avais comme tout le monde vu cela à la télévision, mais quand on est dedans, on n'a même plus le temps de voir les grands yeux noirs, ces opacités infinies qui accusent sur l'écran de la télé. Je voyais les veines trop fragiles de l'enfant qu'il fallait perfuser, les moignons qu'il fallait panser, les pieds en moins, arrachés par les mines antipersonnel, minuscules vibrions à trois sous semés sur les chemins tout exprès pour mutiler les faibles. Je voyais les effets mortels du paludisme, l'agent *Plasmodium*, mon ennemi personnel, qui, à force de fièvre, arrache le souffle des bébés. Et la vie brinquebale, cahote et resurgit, les femmes mettent du linge à sécher, l'eau du riz fait des bulles, les bouches

s'ouvrent et mangent, les trous du cul fonctionnent, les tuyaux de la vie ne s'arrêtent jamais. Et c'est vrai, oui, j'ai eu de la joie à sauver les gens.

Un soir, j'étais sorti du camp, pas bien loin. Il faisait nuit. Même avec ma lampe de poche, je n'aurais jamais dû prendre ce risque. D'un fourré sont brusquement sorties deux choses avec des armes. Ça portait des tutus de danseuse en tulle rose sur des jambes nues chaussées de Pataugas. Mitraillette pour faire feu, machette pour égorger ; sur les têtes, des bonnets de bain très enfoncés. Drogés jusqu'aux yeux, les choses étaient des rebelles qui riaient de bon cœur.

Le soir, à la veillée, on m'a dit que le tutu rose était un élément du vêtement initiatique dans la région. Est-ce qu'ils ne portaient pas aussi des colliers de grigris ? m'a-t-on gravement demandé. En bandoulière, sur la peau nue, mais si ! Souvenez-vous. Je n'en sais fichtre rien, j'avais trop peur pour jouer les ethnologues. Il ne faut pas avoir peur des rituels, m'a-t-on dit. Un rebelle en costume d'initiation, ce n'est pas la même chose qu'un rebelle égaré. N'est-ce pas, docteur ? Avouez que c'est rassurant de comprendre...

Comprendre quoi ? Ces types avaient envie de mort.

Ils m'ont mitraillé, ils ne m'ont pas eu. Je suis rentré en courant, les tripes en débandade. C'était cela, le monde. Joyeusement, elles tiraient, les choses innommables, qui ne sont plus des hommes, et même pas des monstres. Tu peux toujours soigner sous les tentes dans un camp, dès qu'ils en sortiront, tes patients retrouveront ces choses qui les tueront. Je hais la guerre. Je hais ces grandes personnes pondérées qui, la main sur le cœur, se moquent des pacifistes « bêlants ». Invariable, l'adjectif. Un pacifiste bête. C'est un mouton. Dans le meilleur des cas, c'est peut-être un agneau que l'on va sacrifier, un sans défense, un faible. Mais la plupart du temps, aux yeux des grandes personnes, le mouton pacifiste est simplement dépourvu de virilité. T'as des couilles ? Fais voir si t'aimes la guerre ! Je sais, c'est énervant. Ça m'énerve, moi aussi. Je pense avec les mots à ma disposition, ce qui ne vaut pas grand-chose, mais ça, je n'y peux

rien. Je n'ai pas toujours les idées claires, et encore moins les mots dont j'ai besoin.

Il paraît qu'autrefois, Tante Marthe l'affirme, l'avenir des femmes du monde entier s'éclairait. Les libertés du corps, celles de l'enfantement, le droit de travailler, de gagner de l'argent, celui de se défendre, d'accéder au pouvoir politique, c'était lent, disait Marthe, confus, chaotique, mais cela progressait. C'était quand ? C'était avant. Avant quoi, dis, Tante Marthe ?

C'était avant la chute du mur de Berlin, avant le basculement de l'histoire, dit-elle avec ses beaux grands mots. Moi, j'entends ce que me dit Fatou. C'était avant que l'Occident n'accouche d'islamistes acharnés à castrer leurs femmes. Petits monstres biberonnés aux Lumières, et qui, à l'âge adulte, se sont pris de haine pour la moitié du ciel. Voilà ce que me dit Fatou, mon amie d'enfance, sénégalaise et officiellement « enragée ». Ça lui a pris le lendemain du jour où, dans son pays, fut promulguée la première loi d'Afrique interdisant l'excision des fillettes. Réplique des imams : excisions de masse. Trois cent cinquante en un seul jour, ah, vous voulez libérer le clitoris ? Allez vous faire foutre, on coupe. Fatou en a pleuré. Sa rage a commencé. Pas comme j'aurais voulu.

Fatou termine ses études de droit, elle veut devenir spécialiste en droit international – très tôt, elle militait à SOS-Racisme. Un jour, dans sa famille, un gamin a fait le malin. Fatou et moi nous avions dix-huit ans, et lui aussi, ce fou. Il s'est fourré dans le train d'atterrissage d'un Airbus, on l'a retrouvé gelé à Roissy. Fatou ne s'en est pas remise. Du soir au matin, elle récite les litanies des Droits de l'homme, mais ce n'est pas concret, elle y croit en aveugle. Si j'essaye de parler d'énergies renouvelables ou de réchauffement climatique, elle me répond qu'elle n'en a rien à battre, du moins quand elle est polie, parce qu'autrement ! Elle parle très mal, Fatou.

On ne s'entend plus tellement. Fatou se fringue en jeans et en doudoune sur un tee-shirt informe, généralement gris ; avec ça, elle porte une perruque de son pays, des tresses artificielles en

fibres synthétiques terminées par des boules dorées, c'est joli, mais ça abîme le crépu de ses cheveux. Quand je le lui ai dit, elle s'est rasé la tête ! On se frite souvent, elle me juge endurci. Mes idées écolo l'horripilent, son idéalisme m'énerve, je la trouve enlaidie, elle dit que je trahis, mais quoi, mais qui ? Elle, sans doute. On était très amoureux autrefois.

On se voit toujours, mais je ne sais pas pourquoi, elle veut rester vierge. Ce n'est pas mon histoire.

La première était plus vieille que moi, la trentaine, c'était bien, elle s'appelait Margaret, elle était comédienne. Rose, Noémie, Alice, Louisa, Judith, j'ai fureté longtemps avant de rencontrer Bozzie. J'étais dans un bistrot un soir d'hiver, avec des copains bruyants. À la table à côté, j'ai vu une petite main relever des cheveux lisses, presque blancs. La peau était veinée de bleue. La main était celle d'une fée diaphane aux yeux clairs, duffle-coat ouvert sur minijupe, pull très court, petits seins. La fille a dû sentir que j'étais scotché et elle m'a regardé sans sourire. Brusquement, j'ai eu envie d'elle – une folle envie de froid.

Bozicka est slovaque, née à Bratislava, et elle était petite pendant la Révolution de Velours. Souvenirs d'enfance : manif non violentes avec ses parents, la nuit dans la neige, et les rondes éclairées par les torches pour renverser le régime. Ce fut beau, ce mouvement non violent dans les rues de Bratislava. Le feu dans la glace est né là. Ma Reine des Neiges, ma tendre sœur.

Le contraire de Fatou. Blonde, réservée, timide, et folle à l'intérieur. violemment écolo, étudiante en architecture. C'est une fille à principes. Fourrures synthétiques, alimentation bio, vote vert, végétarienne à fond, limite anorexique... Et la passion des chiens. Le sien est un bâtard mâtiné de teckel, un pauvre recueilli à la SPA. Quand Bozzie l'agrippe par les oreilles et plonge son regard bleu dans les yeux jaunes du chien, elle est irrésistible, si bonne, un tel amour !

Mes copains sont presque tous mariés. Cela ne me dit rien. Bozzie m'enchanté au lit, j'épouse ses idées, Bozzie est ma conscience. Et c'est bien suffisant.